

Frapper sa femme c'est parler le langage des animaux

L'Âne, le Bœuf et le Laboureur

(...)

Or, ma fille, continua le vizir en parlant toujours à Scheherazade, ce marchand avait cinquante poules et un coq avec un chien qui faisait bonne garde. Pendant qu'il était assis, comme je l'ai dit, et qu'il rêvait profondément au parti qu'il devait prendre, il vit le chien courir vers le coq qui s'était jeté sur une poule, et il entendit qu'il lui parla dans ces termes : « O coq ! Dieu ne permettra pas que tu vives encore longtemps ! N'as-tu pas honte de faire aujourd'hui ce que tu fais ? » Le coq monta sur ses ergots, et, se tournant du côté du chien : « Pourquoi, répondit-il fièrement, cela me serait-il défendu aujourd'hui plutôt que les autres jours ? Puisque tu l'ignores, répliqua le chien, a prends que notre maître est aujourd'hui dans un grand deuil. Sa femme veut qu'il lui révèle un secret, qui est de telle nature qu'il perdra la vie s'il le lui découvre. Les choses sont en cet état, et il est à craindre qu'il n'ait pas assez de fermeté pour résister à l'obstination de sa femme ; car il l'aime, et il est touché des larmes qu'elle répand sans cesse. Il va peut-être périr ; nous en sommes tous alarmés dans ce logis ; toi seul, insultant à notre tristesse, tu as l'impudence de te divertir avec tes poules. »

Le coq repartit de cette sorte à la réprimande du chien : « Que notre maître est insensé ! il n'a qu'une femme, et il n'en peut venir à bout, pendant que j'en ai cinquante qui ne font que ce que je veux. Qu'il rappelle sa raison, il trouvera bientôt moyen de sortir

de l'embarras où il est. Eh que veux-tu qu'il fasse ? dit le chien. Qu'il entre dans la chambre où est sa femme, répondit le coq, et qu'après s'être enfermé avec elle, il prenne un bon bâton, et lui en donne mille coups ; je mets en fait qu'elle sera sage après cela, et qu'elle ne le pressera plus de lui dire ce qu'il ne doit pas lui révéler. » Le marchand n'eut pas sitôt entendu ce que le coq venait de dire, qu'il se leva de sa place, prit un gros bâton, alla trouver sa femme qui pleurait encore, s'enferma avec elle, et la battit si bien, qu'elle ne put s'empêcher de crier : « C'est assez, mon mari, c'est assez, laissez-moi, je ne vous demanderai plus rien. » A ces paroles, et voyant qu'elle se repentait d'avoir été curieuse si mal à propos, il cessa de la maltraiter. Il ouvrit la porte ; toute la parenté entra, se réjouit de trouver la femme revenue de son entêtement, et fit compliment au mari sur l'heureux expédient dont il s'était servi pour la mettre à la raison. « Ma fille, ajouta le grand vizir, vous mériteriez d'être traitée de la même manière que la femme de ce marchand. »